

VIE INTELLECTUELLE SOUS LES ICONOCLASTES

Pendant que se préparait ce mouvement d'à côté, d'une si grande importance surtout pour l'avenir, à Byzance il n'y avait plus, dans la continuelle agitation provoquée par les édits de réforme religieux, ni loisir de travail intellectuel, ni une classe qui aurait pu s'y consacrer. Avec André, archevêque de Crète, mort après 720, par ses discours et ses vers déjà mentionnés³, finit l'époque tranquille pour la littérature religieuse byzantine.

¹ Sous Basile I-er le duché de Naples était un vrai „foyer d'hellénisme“ ; „Byz. Zeitschrift“, XIV, p. 622.

² Migne, *Patr. Gr.*, CXX. — D'après Minasi, Rodotà et autres, Palmieri, dans le „Viz. Vréménik“, X, p. 287 et suiv.; le même, *ibid.*, p. 366 et suiv. Cf. Antonio Rocchi, *Vita di S. Nilo abbate, fondatore della badia di Grottaferrata, scritta da San Bartolomeo, suo discepolo, volgarizzata*, Rome 1904; G. Minasi, *Vita di S. Nilo abbate, volgarizzata da d. Antonio Rocchi, Basiliano*, Naples 1904; Sofronio Gassisi, *I manoscritti autografi di S. Nilo iuniore*, Rome, s. a.; P. H. Vaccari, *La Grecia nell'Italia meridionale*, dans l'„Oriens christianus“, III, 13 (1925).

³ Voy. la fin de notre premier volume.

Du côté des moines, la protestation¹ se borna à rédiger les actes des fidèles et des martyrs², écrits peu nombreux, du reste.

D'un côté et de l'autre de cette Mer d'Occident la „guerre des images“ arrêta donc dans son développement une littérature des moines qui, dès le septième siècle, avait donné des oeuvres remarquables dont, à cause des persécutions impériales, nous n'avons conservé qu'une partie.

Elle est consacrée exclusivement à la vie monacale, et tout ce qui dans les ouvrages de l'époque de Justinien et d'Héraclius montre combien on aimait à se rattacher aux anciens, aux „Hellènes“ païens, a disparu.

On étudie la vie des anachorètes et des membres de la communauté des couvents. Par Léonce de Néapolis, déjà cité, on connaît les efforts charitables de Saint Jean l'Éléemosynaire d'Alexandrie³, au souvenir duquel à Jérusalem se rattachera l'Ordre de croisade des Hospitaliers, et on a vu combien on

¹ Cf. cependant la lettre de Léon Choïrosphaktès adressée à Léon IV, éd. Sakkélion, dans le *Δελτίον* de la Société d'Athènes, I (1883), pp. 337-410.

² Vie de Théodore Graptos, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXVI; Rampolla del Tindaro, *Santa Melania Giuniore*, Rome 1905; Vie de St. Philarète le Miséricordieux (grand-père de la première femme de Constantin VI), dans Delchaye, *La Vie de Sainte Théoctiste de Lesbos*, „Byzantion“, I, p. 191 et suiv.; Vie de St. Alexis, Pereira, dans les „Annales Bollandiani“, XIX (1900), pp. 241-256. En général, Diehl, dans la „Revue de Synthèse“, 1901; Loparev, dans le „Viz. Vréménik“, IV, pp. 337-401 (cf. Kurtz, dans le „Viz. Vréménik“, VII, pp. 474-480); le même, dans la „Revue byzantine“, II, p. 167 et suiv.; Bréhier, extrait du „Byzantion“; Hans Mertel, *Die biographische Form der griechischen Heiligenleben*, thèse de Munich, 1909; K. Holl, *Die schriftstellerische Form der griechischen Heiligenleben*, dans les „Neue Jahrbücher für das klassische Altertum“, XXIX (1912), pp. 406-427; W. von den Steinen, *Heilige als Hagiographen*, dans la „Historische Zeitschrift“, CXLIII (1930), p. 229 et suiv. — Pour les „catènes“, M. Faulhaber, dans la „Byz. Zeitschrift“, XVIII, p. 383 et suiv.

³ Gelzer, *Leontios' von Neapolis Leben des heiligen Johannes des Barmherzigen, Erzbischofs von Alexandrien*, Fribourg i Br.-Leipzig 1893. Cf. Pargoire, *L'Église byzantine*, pp. 248-249.

peut saisir la vie des monastères d'Asie, en Cappadoce, en Palestine, au Mont Sinaï, à Raïthou, mais aussi à Constantinople, par le „Verger“ d'un Jean Moschos, dit Eukratas.

On pense bien que dans de pareils écrits il n'y a qu'une seule vie, celle qui regarde la mort, qui la désire, l'implore, qui salue son approche; tout ce qui tient au corps, jusqu'aux éléments les plus humbles du soin qu'on a le devoir de lui rendre, répugne et est écarté d'un geste de dégoût. On perd à se peigner ou peut-être même à s'épouiller ce temps qui doit être employé seulement pour rendre hommage à Dieu ou se préparer à sortir du monde. S'il y a un peu de poésie, on la trouve, non pas dans la présentation des beautés de la nature, qui n'est qu'une séduction et un piège, mais dans les animaux qui, jusqu'aux plus terribles, s'inclinent devant la beauté du sacrifice des ermites, viennent d'eux-mêmes porter l'eau au couvent et creusent la tombe du saint homme auquel ils se sont attachés¹.

Quant à la vie politique, jusqu'à ce drame de l'iconoclasme qui l'introduit de force, elle n'existait pas. On sait qu'un empereur, nécessairement très pieux, préside aux affaires d'un État qu'on ignore absolument. Il faut seulement prendre garde à ce qu'il ne s'éloigne pas, par suite des mauvais conseils de ceux qui rôdent autour de lui, de l'orthodoxie, car alors il faut mobiliser ces centaines de mille de défenseurs de la foi. Autrement, parmi les gens du monde ceux-là seuls intéressent qui se décident à l'abandonner, comme les nièces de l'empereur Maurice, qui ont sauvé leur âme dans une maison religieuse².

Du reste, pour bien comprendre ce qu'il pouvait y avoir

¹ Voy. Delehayé, *Les Saints Stylites*; cf. du même, *Le martyre de St. Nicolas le Jeune*, dans les „Mélanges Schlumberger“, p. 205 et suiv.; *Vie de Ste Marie la Nouvelle*, Dvornik, dans les „Byzantinoslavica“, I, p. 49 et suiv.

² Cf. aussi Gelzer, ouvr. cité plus haut. Aussi A. P. Roudacov, *Lignes générales de la civilisation byzantine d'après les données de l'agiographie grecque* (en russe), Moscou 1917.

dans la tête des moines du huitième et neuvième siècle il faut penser à ce Théoctiste qui croyait la Vierge existant de toute éternité, qui n'admettait pas le Christ crucifié et accordait aux démons le triomphe d'une résipiscence *in extremis*¹.

C'est à la barbarie logée dans les couvents, refaits sur les mêmes bases après l'iconoclisme, qu'il faut attribuer cet „amas de commérages stupides, ramassés dans les carrefours“² qui sont les *Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί* employées comme source au onzième siècle aussi pour les *Ἱάτρια Κωνσταντινουπόλεως*³.

Dans les Vies de Saint il y a cependant, comme dans les anciens récits populaires de l'Égypte, la vision de cet Empire romain, et surtout chrétien, dans toute son étendue. L'inter-circulation des moines atteint sans cesse toutes les provinces et crée sans doute un des éléments de cohésion de l'État, détruisant toutes ces divergences venant d'un passé qui n'intéresse pas, de motifs nationaux et locaux qu'il faut écarter. Tel saint de Sicile, Grégoire, dont la Vie a été écrite, à l'autre bout du monde orthodoxe, par un moine de St. Sabbas, Léonce, est né près d'Agrigente et y a passé son enfance, ses premières années d'adolescent. Écoutant des „voix“ comme celles de Jeanne Darc, il monte sur un vaisseau qui fait voile pour Carthage et risque d'y être vendu comme esclave. Mais il y a toujours quelque évêque charitable pour sauver des méchants ceux qui se sont consacrés au Seigneur. Il passe à Tripolis, où de nouveau des mains fraternelles le soutiennent. Mais son but est la lointaine Jérusalem. On apprend par le récit de Léonce l'existence d'encore une école qui ne s'était pas complètement détachée de l'antiquité. Sortant de son auberge des „Deux Palmiers“, le Sicilien y apprendra, sous Justinien II, la rhétorique, la grammaire, la philosophie et jusqu'à l'astronomie, dont un bon chrétien n'a que faire; son idéal en devient celui du Chryso-

¹ A. Hergès, dans les „Échos d'Orient“, II, p. 237.

² Pargoire, dans les *Échos d'Orient*, II, p. 256.

³ Prager, *Anonymi byzantini Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί*, Munich 1898.

tôme. A Antioche, où il se rend, persévère le souvenir du grand saint Basile. Le biographe ne dit rien des études dont le culte ne devait pas être disparu. Mais à Constantinople, dans le couvent des Saints Serge et Bacchus, ou dans celui du Perse Hormidas, le pèlerin peut passer des jours entiers dans la riche bibliothèque ; on demandera, du côté du patriarche même, par son chartophylax, à cet homme qui sait le latin la traduction de Grégoire le Dialogue.

Grégoire assiste au grand concile de son époque et refuse, dans sa grande humilité, le siège de Constantia, dans l'île de Chypre. Il revient en Occident, où de vrais combats se livrent pour de pareilles situations dominantes. Bien que considéré maintenant comme un étranger, un „mage“ de l'Orient, il sera, de par la volonté du peuple, qui décide, évêque d'Agrigente. Détrôné, jeté en prison à Rome par des ennemis irréconciliables, il échappe à la persécution pour revenir à son couvent byzantin, où il travaille à la rédaction de nouveaux canons de l'Église, prêchant en même temps à la foule qui s'empresse à la maison de Saint Serge. L'empereur lui-même baise la main du vénérable prélat, qui, ayant obtenu des concessions importantes pour son ancien évêché de Sicile, à la direction duquel il revient, finit ainsi ses longs voyages¹.

Toutes ces aventures, présentées avec une charmante simplicité, plus impressionnante pour un public, très simple lui-même, que tous les artifices de l'art, donnaient au peuple, sur toute l'étendue du vaste Empire, une lecture romantique qui remplaçait avantageusement toute autre et entretenait, en dépit des prédications sur la mort qui devrait retenir toute l'attention du chrétien, l'esprit vivant dont une société a besoin.

On comprend mieux maintenant pourquoi ceux qui conduisaient l'Empire devaient se demander si un autre idéal que celui des cellules obscures et puantes ne servirait mieux les buts de la société politique et, si, pour l'avoir, il ne faut

¹ Voy. nos *Cârți representative*, déjà citées.

pas fermer les couvents, vider les hermitages et ouvrir les écoles dans le sens de l'antiquité hellénique, source éternelle de pensée et de savoir. Puisque nous venons de mentionner ces établissements, il faut ajouter cependant que du temps passera avant qu'ils se consolident et portent les fruits d'un nouveau savoir, étroitement attaché à une antiquité à laquelle on permet de ressusciter, plus que cela: on la conjure de revenir à la vie¹.

Malgré les nombreuses fondations d'Irène et de son fils², le nouvel art tardera aussi jusqu'au moment où il n'y aura plus, à toutes les frontières, le cliquetis des armes.

Le représentant de l'opposition des moines contre les empereurs iconoclastes fut, pendant la seconde partie de cette longue lutte, Théodore, l'abbé du grand couvent de Stoudion (né en 759). Fils d'un fonctionnaire du fisc, il fut élevé par son oncle Platon, auquel il succéda comme abbé du couvent de Sakkoudion. Ascète intransigeant, il se leva contre le scandale du second mariage de l'empereur Constantin, fils d'Irène, et, s'opposant à la tolérance du patriarche lui-même, il dut aller quelque temps en exil. De nouveau exilé pour l'invincible résistance opposée à Léon l'Arménien (813-820), qui sera le nouvel iconoclaste, il mourut cependant à Constantinople même, dans le couvent sur lequel rayonne sa gloire, le 11 novembre 826³. Orateur par ses écrits, dans lesquels on a remarqué la cadence de la phrase antique, prophète foudroyant à la façon d'Israël, il mit tout en oeuvre pour défendre la tradition, provoquant des processions, demandant l'appui des

¹ Cf. Eduard Rein, *Kaiser Leo III. und die ökumenische Akademie zu Konstantinopel*, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Helsingfors, XI, 1919; Andréadès, dans les „Mélanges Cornil“, Paris 1926, pp. 17-40; Bréhier, *Notes sur l'enseignement supérieur à Constantinople*, dans le „Byzantion“, III, p. 73 et suiv.

² Voy. plus haut, p. 44, note 3.

³ Sa biographie dans Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 147-148.

patriarches¹, mais surtout développant une inlassable activité littéraire. Sa „Petite Cathéchèse“ et sa „Grande Cathéchèse“ devinrent des ouvrages de direction².

Et ce même défenseur de l'orthodoxie croit qu'il faut introduire dans la vie monacale, jusque-là purement contemplative, des changements correspondant à l'esprit de l'époque. A côté de la rédaction des hymnes et des études purement théologiques ils doivent s'intéresser à tout ce qui est littérature et art. Il représente donc à Byzance ce que furent en Occident à l'époque moderne les catholiques du concile de Trente à l'égard des doctrines protestantes qui ne restèrent pas sans influence sur leur façon de penser. Contre l'idée officielle que l'empereur est prêtre et peut

¹ Migne, *Patr. Gr.*, XCIX, pp. 186, 193-194 (sa Vie par le Stoudite Michel, et une autre); CXXII, c. 1273; LXXXVII¹, c. 94, 173; E. von Dobschütz, *Theodor von Studion*; Marin, *De Studio, coenobio constantinopolitano*, Paris 1897; Hausherr, *St. Théodore Studite*, dans l'„*Oriens christianus*“, VI¹, 1926; G. A. Schneider, *Der heilige Theodor von Studion*, Münster i. W., 1900 (cf. Pargoire, dans le „*Viz. Vreménik*“, X, p. 495 et suiv.); Alice Gardner, *Theodore of Studium*; Ἐπιστηρί; ἑυζαντινῶν σπουδῶν, VII, p. 361; Diekamp, dans la „*Röm. Quartalschrift*“, XVII (1903), pp. 371-381; Latychev, dans le „*Viz. Vreménik*“, XXI, p. 222 et suiv.; Jugie, *La doctrine morale de St. Théodore Studite*, dans les „*Échos d'Orient*“, 1926, p. 421 et suiv.; Grumel, *L'iconologie de St. Théodore Studite*, *ibid.*, 1909, p. 257 et suiv.; Carl Thomas, *Theodor von Studion und sein Zeitalter*, Osnabrück 1892; van de Voorst, dans les „*Anal. Boll.*“, XXXII, p. 439 et suiv.; XXXII, p. 31 et suiv. Sur l'éloge de St. Arsène par Théodore, Theodor Nissen, dans les „*Byz.-neugriech. Jahrbücher*“, I, p. 241 et suiv. Sur son frère Joseph de Thessalonique, Pargoire, dans les „*Échos d'Orient*“, IX, pp. 278 et suiv., 351 et suiv.; X, p. 207 et suiv. Il y a deux biographies de lui, les deux en russe, par Grossou (Kiev 1907) et Dobroklonski (I, Odessa 1913). Voy. Tougard, *La persécution iconoclaste d'après la correspondance de St. Théodore Studite*. Paris 1891 (déjà cité).

² Voy. Papadopoulos-Kérameus, *Τοῦ ὁσίου Θεοδώρου τοῦ Σπουδίτου Μεγάλη κατήχησις ἐκβλίον δεύτερον*, Pétersbourg 1904. Cf. E. Auvray, *S. patris nostri et confessoris Theodori Studitis praepositi parva catechesis*, Paris 1891. Cf. Waldemar Nissen, *Die Regelung des Klosterwesens im Rhomäerreiche bis zum Ende des 9. Jahrh.*, „*Programm*“, Hambourg 1836.

régler les affaires de l'Église il opposa le principe qu'il n'a que le droit d'aider le clergé, et pas aussi de collaborer avec lui¹.

Les écrits de St. Théodore le Stoudite correspondent à sa façon de vivre, au milieu qui l'a gagné et retenu, au but qu'il s'est proposé dans toute son activité. Dans son couvent aimé, où les frères s'occupent dans tous les domaines du travail il est un interprète des Écritures, un glorificateur des fêtes de l'Église, un conseiller de toute heure, un chroniqueur des changements dans la communauté; en dehors il tonne contre ceux qui s'attaquent aux images, employant un langage châtié, aux formules fermes et définitives, contre les hérétiques. On voit au fond les ombres de Lucien pour l'ironie et l'agression, de Démosthène pour le rythme de la phrase ample et belle. Dans la Vie de son camarade Platon, dans celle de l'anachorète Arsène, il garde les règles de la meilleure historiographie. Ce chef de moines descend par l'esprit des meilleurs écrivains de l'antiquité. Et, à côté, dans le panégyrique de sa mère, dans la lettre de consolation à la même, si douce envers les enfants, si sévère envers les autres, en commençant par elle-même, nonne qui s'est dépouillée non seulement de ses biens, mais de toutes ses affections, il y a une sentimentalité que le monde byzantin, et surtout celui des cloîtres, ne laissait jamais paraître. La même sentimentalité sincère anime ses lettres adressées à Platon, exilé. La description de son propre voyage vers un terme d'exil, à travers les villages qu'il faut vite quitter à cause des démonstrations de fraternité monacale, est pleine de fraîcheur². Ses hymnes ne manquent pas de charme.

Dans la lutte, le plus intelligent des partisans de l'ancien culte, à l'encontre de cet Épiphanios dont on a remarqué

¹ Voy. Gelzer, *Kultur*, p. 98.

² Épîtres, éd. Migne, *Patr. Gr.*, XCIX, c. 916-917.

le rôle¹, fut cependant quelqu'un qui, vivant en dehors du monde sujet aux empereurs innovateurs, avait une autre liberté d'écrire que les sujets de l'Empire: Jean de Damas, un Syrien² (mort en 749, en tout cas avant 754³), originaire de cette province qui continuait en syrien la Chronique d'Isidore de Séville et qui donna à Rome toute une série de Papes lettrés.

¹ Voy. F. Holl, *Die Schriften des Epiphanius gegen die Bilderverehrung*, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Berlin, 1916.

² Voy., en dehors de la bibliographie donnée par Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 70-71, Loofs, *Studien über die dem Johannes von Damaskus zugeschriebene Parallelen*, Halle 1892; Lammens, *Jean Damascène* (en arabe), dans la revue „Mashriq“ de Beyrouth, 1931, pp. 481-485; „Byz. Zeitschrift“, II, pp. 637-638; Diekamp, *Die ungedruckte Abhandlung des heiligen Johannes von Damaskus gegen die Nestorianer* [sur lesquels aussi L. Fendt, *Die Christologie des Nestorius*, Kempten 1910; Nau, *Nestorius d'après les sources orientales*, Paris 1911; Fr. S. Müller, *Fuite Nestorius vera Nestorianus?*, dans le „Gregorianum“, II (1921), pp. 266 et suiv., 352 et suiv.; Christian Pesch, *Nestorius als Irrlehrer*, Paderborn 1921; Jugie *L'épiscopat de Nestorius*, dans les „Échos d'Orient“, XIV, p. 257 et suiv.], dans la „Theologische Quartalschrift“, LXXXIII (1901), pp. 555-599; C. J. Dyovounitis, *Ὁ Ἁγ. Ἰωάννης ὁ Δαμασκηνός*, Athènes 1903. Miss Allie a traduit en anglais son Traité sur les images. Cf. aussi „Échos d'Orient“, 1924, p. 400 et suiv.; Diekamp, *Johannes von Damaskus, Über die im Glauben Entschlafenen*, dans la „Römische Quartalschrift“, 1903, pp. 371-382; Nauck, dans les „Mélanges gréco-romains“ de Pétersbourg, VI (1894) (ses canons iambiques). Sur la version grecque, qu'on lui a attribuée, de „Barlaam et Joasaph“ (éd. Boissonade, Paris 1832), E. Kuhn et J. Jacobs, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Munich, 1894; Ivan Franko, *Barlaam et Joasaph* (en ruthène), Lwów 1897; S. J. Warren, *De grieksch christelijke Roman Barlaam en Joasaf*, Rotterdam 1899; Joseph Iacob, *Barlaam and Joasaph*, Londres 1896; Conybeare, dans le „Folklore“, 1896; Paul Peeters, *Le première traduction latine de Barlaam et Joasaph et son original grec*, dans les „Analecta Bollandiana“, XLIX, fasc. 3-4, pp. 276-312; „Byz. Zeitschrift“, XI, pp. 585-586; R. Jullian, *Un monument sculpté de la légende de Barlaam et de Joasaph*, dans les „Mélanges d'archéologie et d'histoire“ de l'École de Rome, XLVIII (1931); J. D. Ștefănescu, dans le „Byzantion“ VII¹.

³ Voy. „Échos d'Orient“, IX, pp. 28-29. Cf. Théophane, p. 643.

Alors que de toute cette vaste littérature polémique qui a été suscitée par la grande bataille religieuse il ne reste que très peu, car nous n'avons presque plus les attaques iconoclastes et, des ouvrages de leurs adversaires qui plus d'une fois furent des vaincus et des persécutés, ne survit qu'une faible partie, cette argumentation magnifique de Saint Jean de Damas domine. Ce Syrien, dont le nom de famille était Mansour, mais aussi Chrysorhoès, homme génial, originaire de régions où, sous l'influence de très anciennes traditions, et non moins sous celle de l'islamisme des maîtres arabes, on était assez froid à l'égard du culte des icônes, résista au courant à cause de ses rapports avec le monde palestinien, resté très orthodoxe, et avec tel moine d'Occident, Cosmas, qui lui apporta l'atmosphère de Rome l'intransigeante, mais surtout à cause de l'exceptionnelle vigueur de sa propre pensée. N'ayant jamais vu Constantinople, étranger à toute faction et détaché de tout intérêt, jugeant la question sur la base de ses recherches laborieuses sur les Écritures, ce solitaire qui est un grand érudit, introduit dans son exposition, si chaleureusement convaincue, des considérations qui appartiennent, on peut le dire, à la philosophie de l'histoire : dans sa „Source de la connaissance“ il voit un développement de la pensée religieuse qui passe par dessus la révélation incomplète de l'Ancien Testament, dans lequel l'esprit juif, motif principal, pour lui, de l'iconoclasme, le gêne, le rebute presque. Il y a eu d'abord une époque barbare, dont la souillure a été lavée par les eaux du Déluge, ensuite une période de „scythisme“ idolâtre ; puis le judaïsme, âpre, intolérant, matérialiste, attaché à ce qui „est écrit“, n'a été que la préparation du christianisme. La „perfection“ a remplacé, par la parole du Christ, message de lumière dans les ténèbres denses des Hébreux, ce qui n'était que „partiel“. „Le rideau de la Loi a été déchiré au moment où le Sauveur a été crucifié... La Loi est belle, mais seulement comme une veilleuse qui brille dans l'obscurité

jusqu'à ce que le jour paraît, et maintenant l'étoile du matin s'est levée dans nos coeurs".

La conséquence est que tout ce qui représente le commandement, la punition, la persécution, la chose imposée doit disparaître dans le domaine, qui n'a pas besoin de „pédagogues“, de la „loi de liberté“. Comme il n'y a plus de roi Baal, ni d'Astarté, où sont les Philistins, les Éduméens contre lesquels il faudrait donc combattre pour Jéhovah, le vrai Dieu ?

Mais au-delà de la révélation définitive on trouve quelque chose de plus. Surpassant même ces textes sacrés, l'humanité travaille à de nouvelles interprétations, et, puisque c'est l'oeuvre de son esprit sur des voies de lumière toujours plus claire, il faut respecter ce trésor surajouté au don divin du Christ. Car, autrement, „la lente destruction de ce qui est tradition équivaut à ce que signifierait retirer les pierres des fondements: bientôt tout l'édifice s'effondrerait“.

Et puis il y a les besoins élémentaires de l'âme humaine, la psychologie étant ainsi invoquée dans le grand procès: „Je suis un homme et revêtu du corps: je désire, il me faut, corporellement, avoir et voir ce qui est sacré“. Cette matière, spiritualisée par le sacrifice même de Jésus, n'est-elle pas elle-même créée par Dieu? On est étonné de reconnaître dans cet homme du septième et huitième siècle aussi un „démocrate“ chrétien lorsqu'il s'écrie: Les simples n'ont-ils pas le droit qu'on leur parle aussi par ce qu'ils sont en état de comprendre?

Un de ces écrits de la défense des icônes, s'adressant aux nouveaux maîtres de Byzance et jetant à Léon le sobriquet de „Conon“, „le menteur et le fourbe“, à son fils son qualificatif ordurier, à leur lointain successeur, l'Arménien Léon, poursuivi par les fantômes des superstitions infâmes, l'anathème, mais reconnaissant comme des „roses entre les épines“, des „nouvelles Hélènes“ et des „nouveaux Constantin“, des Césars „très-purs et très-sereins“, leur pose cette question: Est-ce donc par l'épée, présidant des „synèdres juifs“,

qu'on imposera la nouvelle loi, qui ne peut sortir que de la liberté seule de l'âme humaine prescrivant elle-même ses commandements¹. „Tout ce qu'on fait par la force et non par la conviction, n'est que brigandage.“ C'est le langage de l'auteur d'hymnes, du poète, au service de l'idée que soutient le penseur.

Les vers du Damascène, de caractère anacréontique, sont très banals, d'un caractère vieillot², mais dans sa prose il y a telle description d'Antioche, avec ses vergers de Daphné, aux cyprès sombres et aux claires eaux courantes, qui est vraiment belle, et dans sa Passion de St. Artémus on sent une vraie puissance tragique³.

On a attribué à Jean de Damas la version grecque, chrétienne, de la Vie de Boudha, *Barlaam et Joasaph*, mais rien dans la pensée de l'auteur de la *Πηγή τῆς γνώσεως* ne concorde avec l'humilité d'hermite de celui qui adapta l'histoire du réformateur hindou.

Plus humble, s'occupant de coudre ensemble les fragments d'ouvrages antérieurs, en assez grande partie disparus, préoccupé avant tout d'éclaircir le sens de cette même lutte passionnée et opiniâtre, fut un ami du Stoudite⁴, l'historiographe qu'est surtout Théophane, le „chronographe“, le „confesseur“ par ses propres souffrances pendant le conflit auquel il participa de sa personne comme de sa plume, et le saint de l'orthodoxie, enfin victorieuse⁵. On a réussi à fixer la biographie de Théo-

¹ Migne, *Patr. Gr.*, XCVI. Cf. aussi *ibid.*, XCIV, XCV, c. 364 et suiv.

² *Ibid.*, c. 1297 et suiv.

³ Même volume de Migne.

⁴ Voy. Pargoire, dans le „*Viz. Vreménik*“, IX (1902), pp. 31-102.

⁵ Éd. nouvelle de la *Χρονογραφία*, de Boor, Leipzig 1883-5. Cf. Krumbacher, *Eine neue Vita des Theophanes confessor*, Munich 1897; le même, *Ein Dithyrambus auf den Chronisten Theophanes*, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Munich, 1897; Heisenberg, dans la „*Berliner Philologische Wochenschrift*“, 1897, c. 1510 et suiv.; Pargoire, *St. Théophane le confesseur et ses rapports avec St. Théodore Studite*, dans le „*Viz. Vreménik*“, IX, p. 31 et suiv.; Bury, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, XIV, pp. 612-613; Hodgkin,

phane. On sait le nom du père, stratège de l'Égée, de la mère même. Grandi sous la protection de l'empereur, il devient lui-même fonctionnaire et épouse la fille d'un patrice. On a établi même sa parenté avec l'amie d'un de ses maîtres. De la vie libre du laïc il ne tarde pas à passer dans la cellule d'un couvent qui lui devait sa fondation, à Agros, sous la montagne de Sigriane. Il était très malade lorsqu'il écrivit, après 811, son ouvrage d'histoire. Refusant de se soumettre aux injonctions du nouvel empereur iconoclaste Léon V, il finit en exilé dans l'île de Samothrace¹, peut-être le 15 mars 817 ou 818, à cinquante-huit ans.

Pour la partie ancienne, il ne fait que continuer son prédécesseur Georges le Syncelle (mort 810-811), qui s'était arrêté au troisième siècle; il puise, pour l'époque dont il n'est pas contemporain et témoin intéressé aussi à des sources perdues, comme l'ouvrage de Thrax Persikos, pour l'histoire des Vandales, comme l'historien Théodore et un poète inconnu, Pélagos². Si pour les dix années orthodoxes de Léon, passé militaire, prise de Constantinople, événements de Sicile, il s'en tient à une chronique favorable au nouveau maître, les anathèmes pleuvent aussitôt que celui-ci, sa „femme“, son fils pratiquent l'hérésie. Tout cela, em-

The chronology of Theophanes in the eighth century, dans l'„English Historical Review“, XIII (1898), pp. 283-289; Brooks, *The chronology of Theophanes, 607-775*, *ibid.*, VIII, p. 82 et suiv. Cf. Ostrogorsky, dans les „Byz.-neugriech. Jahrbücher“, 1931, p. 1 et suiv.; le „Sbornik“ de l'Académie de Kiev, 1927 (sources pour le règne d'Anastase). Cf. aussi Hubert, dans la „Byz. Zeitschrift“, VII, pp. 491-505. Pour son continuateur, Brooks, *ibid.*, X, pp. 416-417; Chestacov, dans les Comptes-rendus du second Congrès d'études byzantines à Belgrade.

¹ Pargoire, *Saint Théophane le chronographe et ses rapports avec saint Théodore Studite*, dans le „Viz. Vréménik“, IX, p. 33 et suiv. Cf. Ch. van de Vorst, *En quelle année mourut S. Théophane*, dans les „Analecta Bollandiana“, XXXI (1912), pp. 148-156; *Un panégyrique de S. Théophane le chronographe par S. Théodore Studite*, *ibid.*, pp. 11-23. Pour le texte même, Koulakovski, dans le „Viz. Vréménik“, XXI², p. 1 et note. Voy. aussi, pour le contenu, nos Médailles déjà cités.

² Voy. aussi Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 339 et suiv.

prunté à des écrits polémiques, aux fastes consulaires, mais surtout tiré d'une mémoire fidèle, jusqu'aux souvenirs d'enfance, comme ceux du grand hiver de 755¹, même si, pour l'étranger, il y a des confusions chronologiques, forme un ensemble désordonné, mais, à cause du style populaire, comme aussi de la sincérité, évidente, un récit aussi agréable qu'utile. Alors que l'oeuvre est ainsi d'une grande simplicité que domine le seul intérêt de la grande querelle religieuse, car aucun des adversaires de l'orthodoxie n'échappe à la condamnation, nécessaire, le ton manque d'inspiration et de caractère.

La poétesse Ikasia ou Kasia est une contemporaine des deux Théodore, ce qui paraît, étant donné l'esprit de ses quelques écrits, plutôt curieux². Celle qui, sans sa réponse trop prompte et trop incisive à un mot de l'empereur Théophile (829-42) en cherche de femmes aurait pu devenir impératrice, a écrit, comme nonne, des vers de caractère surtout religieux, auxquels se mêlent quelques morceaux d'occasion. Ils plurent assez à une société qui les a retenus³.

Ces empereurs si tracassés eurent-ils le temps, purent-ils avoir au moins l'intention hardie de refaire l'administration, la vie économique et sociale de l'Empire et de l'armer contre

¹ Sur la date, la mention qu'on paye encore le tribut khazare (p. 547).

² Voy. Pétridès, dans la „Revue de l'Orient chrétien“, VII (1902), pp. 218-244. Cf. aussi P. Popovitch, dans la „Byz. Zeitschrift“, XVI, p. 155; Tillyard, dans la „Byz. Zeitschrift“, XX, p. 420 et suiv.; L. Petit, dans la „Byz. Zeitschrift“, VII, p. 594 et suiv.; „Mélanges“ Hatzidakis, pp. 150-152; Krumbacher, *Kasia*, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Munich, 1897, pp. 305-370; J. Psichari, *Cassia et la pomme d'or*, dans l'Annuaire de l'École des Hautes Études, 1910-1911, Paris 1910; Lambros, dans le *Δελτίον* de la Société d'Athènes, IV; Maas et Papadopoulos Kérameus, dans la „Byz. Zeitschrift“, IX, pp. 54-59, 60-61.

³ Cf. aussi Arthur Ludwich, *Animadversiones ad Cassiae sententiarum excerpta*, Königsberg 1898. Cf. C. W[eyman], dans la „Byz. Zeitschrift“, VII, pp. 210-212.

prunté à des écrits polémiques, aux fastes consulaires, mais surtout tiré d'une mémoire fidèle, jusqu'aux souvenirs d'enfance, comme ceux du grand hiver de 755¹, même si, pour l'étranger, il y a des confusions chronologiques, forme un ensemble désordonné, mais, à cause du style populaire, comme aussi de la sincérité, évidente, un récit aussi agréable qu'utile. Alors que l'oeuvre est ainsi d'une grande simplicité que domine le seul intérêt de la grande querelle religieuse, car aucun des adversaires de l'orthodoxie n'échappe à la condamnation, nécessaire, le ton manque d'inspiration et de caractère.

La poétesse Iksia ou Kasia est une contemporaine des deux Théodore, ce qui paraît, étant donné l'esprit de ses quelques écrits, plutôt curieux². Celle qui, sans sa réponse trop prompte et trop incisive à un mot de l'empereur Théophile (829-42) en recherche de femmes aurait pu devenir impératrice, a écrit, comme nonne, des vers de caractère surtout religieux, auxquels se mêlent quelques morceaux d'occasion. Ils plurent assez à une société qui les a retenus³.

Ces empereurs si tracassés eurent-ils le temps, purent-ils avoir au moins l'intention hardie de refaire l'administration, la vie économique et sociale de l'Empire et de l'armer contre

¹ Sur la date, la mention qu'on paye encore le tribut khazare (p. 547).

² Voy. Pétridès, dans la „Revue de l'Orient chrétien“, VII (1902), pp. 218-244. Cf. aussi P. Popovitch, dans la „Byz. Zeitschrift“, XVI, p. 155 ; Tillyard, dans la „Byz. Zeitschrift“, XX, p. 420 et suiv. ; L. Petit, dans la „Byz. Zeitschrift“, VII, p. 594 et suiv. ; „Mélanges“ Hatzidakis, pp. 150-152 ; Krumbacher, *Kasia*, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Munich, 1897, pp. 305-370 ; J. Psichari, *Cassia et la pomme d'or*, dans l'„Annuaire de l'École des Hautes Études“, 1910-1911, Paris 1910 ; Lambros, dans le *Δελτίον* de la Société d'Athènes, IV ; Maas et Papadopoulos Kérameus, dans la „Byz. Zeitschrift“, IX, pp. 54-59, 60-61.

³ Cf. aussi Arthur Ludwich, *Animadversiones ad Cassiae sententiarum excerpta*, Königsberg 1898. Cf. C. W[eyman], dans la „Byz. Zeitschrift“, VII, pp. 210-212.

de nouveaux dangers d'une législation nouvelle et complète¹?

Dans la grande pénurie de renseignements sur l'ordre intérieur à Byzance, rien ne montre qu'on eût introduit, d'après un plan déterminé, des changements essentiels sous n'importe quel rapport. Même régime des thèmes², mêmes catégories sociales³, mêmes impôts, perçus de la même façon⁴.

On place en 740 l'„Ekloga“, c'est-à-dire „Le choix de lois présentées en abrégé des Institutes, des Digestes, du Code, des Nouvelles du grand Justinien et leur correction plus commode“⁵. Mais dans ce manuel il n'y a rien de „philanthropique“, de réformateur, ainsi que semblerait l'annoncer le titre (φιλανθρωπότερος signifie ici: „plus commode“), aucune indication d'un changement de conceptions quant aux rapports sociaux, aucune preuve d'une autre orientation morale — et on se demande quelle aurait-elle pu être —, aucun renvoi à une autre législation que celle de l'empereur nommé dans le même titre: le grand, pour le distinguer de Justinien II,

¹ Ainsi que le supposait Gelzer. Voy. par exemple, *Pergamon*, p. 62: „Léon III. der Isaurier als Reichsretter und Organisator“.

² Voy. Arthur R. Boack et James E. Dunlop, *Two studies in later Roman administration*, New-York 1924; Bury, *The imperial administrative system in the ninth century*, Londres 1911.

³ Voy. Gaignerot, *Des bénéfices militaires dans l'Empire romain et spécialement en Orient (X-e siècle)*, Bordeaux 1898; Ouspenski, *Évolution sociale et féodalisme* (en russe), 1922; Bézobrazov, dans le „Viz. Vreménik“, VII, p. 156 et suiv.

⁴ Lot, *L'impôt financier et la capitation personnelle*; Fritz Leo, *Die capitatio plebeia und die capitatio humana im römisch-byzantinischen Steuerrecht*, Berlin 1900; H. Monnier, *Ἐπιβολή*, dans la „Nouvelle revue historique de droit français et étranger“, 1892 5; Dölger, *Beiträge zur Geschichte des byzantinischen Finanzwesens*; Ostrogorsky, dans la „Deutsche Literaturzeitung“, 1927, c. 2019 et suiv. Cf. l'ouvrage cité de Lujo Brentano, et Ostrogorsky, *Die wirtschaftlichen und sozialen Entwicklungsgrundlagen des byzantinischen Reiches*, dans la „Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte“, XXII (1929), pp. 129-143.

⁵ Ἐκλογή τῶν νόμων ἐν συντόμῳ γενομένη ἀπὸ τῶν Ἰνστιτουτῶν, τῶν Διγέσεων, τοῦ Κώδικος, τῶν Νεαρῶν τοῦ Μεγάλου Ἰουστινιανοῦ διατάξεων καὶ ἐποδιόρθωσις εἰς τὸ φιλανθρωπότερον.

dont le souvenir ne paraît pas être d'hier. On comprend facilement que la rédaction d'un pareil livre, destiné certainement aux écoles, ne peut pas être fixée à une époque bien déterminée.

A la fin de ce simple recueil de prescriptions juridiques se trouvent dans le manuscrit : une „loi agraire“, qu'on a voulu rattacher aux coutumes slaves et à l'influence des guerres bulgares, une „loi militaire“ et une „loi rhodienne de la navigation“.

Ces deux derniers ouvrages resteront d'autant plus non datables. Je ne sais pas si la „loi rhodienne“ n'a rien à faire avec les attaques arabes sur l'île de Rhodes, mais on peut se demander même si le recueil n'a pas été d'un usage purement local; quant à l'autre, il a l'air d'être plus ancien qu'on ne le croit.

Revenant à l'„Ekloga“, elle prétend avoir été donnée sous le nom des „sages et pieux empereurs Léon et Constantin“, mais on est libre de penser aussi à Léon-le-Sage et à Constantin le Porphyrogénète, qui, ceux-là, sont des législateurs célèbres, au moins, et c'est peut-être la raison de l'attribution¹.

Quant à la „loi agraire“, le νόμος γεωργικὸς², on a voulu voir dans ses prescriptions une influence de la façon de vivre des Slaves établis d'une façon définitive dans les

¹ Cf. Ferrini, dans la „Byz. Zeitschrift“, VII (et dans les *Opere di Costardo Ferrini*); Ginis, dans la même revue, XXIV; Freshfield, *A manual of Roman law: the Ecloga*, Cambridge 1926; *A manual of later Roman law*, 1927; *A manual of Eastern roman law*, 1928; *The Farmer Law*, dans le „Journal of hellenic Studies“, XXX, XXXII; *A revised manual of Roman law: Ecloga privata aucta*, Cambridge 1927; Spulber, *L'eclogue des Isauriens, texte, traduction, histoire*, Cernăuți 1929; Ashburner, *The Rhodian Sea Law*, Oxford 1909. Sur la bibliographie russe, Vasiliev, ouvr. cité, I, p. 320 et suiv. Aussi Schenk, *Kaiser Leons III. Walten im Innern* (déjà cité). Cf. Stein, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXIX; N. A. Constantinescu, dans le Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine, XI (1924). Sur la loi rhodienne aussi „Byz. Zeitschrift“, VIII, p. 153 et suiv.

² Bon résumé dans Baynes, *History*, p. 109 et suiv.

provinces de l'Empire, oscillant, en ce qui concerne la date, entre l'époque de Justinien I, qu'on ne voit pas trop, tel qu'il était, dans cette hypostase nouvelle de législateur, et celle des premiers iconoclastes, supposés réformateurs aussi dans ce domaine, auquel ils n'ont probablement eu ni le temps, ni la disposition de toucher. Il s'agit de précisions de caractère très divers, strictement pratiques, dans lesquelles on ne peut saisir rien de chronologique, d'autant moins d'individuel. Il se pourrait même que l'opuscule ne représente autre chose que des coutumes, et celles d'une région déterminée. La présentation à la fin de l'„Ekloga“ les relèguerait au même chapitre, peu intéressant, des précis pour écoliers¹.

Pour la réglementation militaire, ajoutons qu'il n'a pas été difficile de montrer que la „Tactique de Léon“ est l'oeuvre de Léon VI le Sage et pas, comme on l'avait proposé, de Léon l'Isaurien², du moment qu'il parle de son fils Basile et présente les Magyars encore sur le Bas Danube; elle serait donc de 890 ou 891.

¹ Voy. Contadi Ferrini, Νόμος, Γεωργικὸς, dans la „Byz. Zeitschrift“, VII, p. 558 et suiv.; Ostrogorsky, *ibid.*, XXX, p. 396 (simples prescriptions de „police agraire“); Vernadsky, dans le „Byzantion“, II, p. 172 et suiv. Cf. Gelzer, *Die Agrarpolitik der oströmischen Kaiser*, dans la revue „Deutsche Volksstimmen“, 20 novembre 1905; Turchi, *L'economia agricola dell' Impero bizantino*, dans la „Rivista storico-critica delle scienze teologiche“, II (1906), pp. 100-120. — En général sur la législation des iconoclastes, Vasilievski, dans le „Journal du Ministère de l'Instruction publique“ russe, 1878, pp. 95-129, 258-309.

² Cf. Zachariä de Lingenthal, dans la „Byz. Zeitschrift“, II, pp. 606-608; III, pp. 437-440; Mittard, *ibid.*, XII, p. 585 et suiv.; Vári, *ibid.*, XV, p. 47 et suiv.; „Viz. Vreménik“, V, pp. 398-403. Cf. Vári, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Budapest, 1898, et Pécz, dans la „Byz. Zeitschrift“, VIII, pp. 508-510. Sur deux autres ouvrages, publiés par Meursius, dans son édition du „De Administrando Imperio“, Leyde 1617, et dans ses *Opera*, éd. Lami, VI, Florence 1745, p. 1211 et suiv., voy. Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 258, 635-638. Voy. aussi Graux-Martin, *Traité de Technique*; Vári, *Incerti scriptoris byzantini saec. X liber de re militari*, Leipzig 1901; Gyulai Gyula, *Bölcs Leo Taktikája mint magy. történelmi kútforrás*, Budapest 1902; Eug. Darkó, *Bölcs Leo Taktikájának hitelessége magyar történeti szempontból*, Budapest 1911.